UE PORTAIL DE PHILOSOPHIE 1ÈRE ANNÉE
COURS 2. L'IDÉE DE NATURE DANS L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

LAYLA RAÏD

Dans ce cours, il s'agit de prendre conscience de deux choses :

- (1) d'abord, prendre conscience du fait que les manières de penser la nature ont beaucoup changé tout au long de l'histoire de la philosophie, des philosophes grecs à nos jours. Nous évoquerons plusieurs moments de cette longue histoire de l'idée de nature, dans ce premier cours et dans les suivants : le monde grec antique ; puis le monde moderne, en commençant par le XVIIème siècle (avec Descartes), le XVIIIème (avec Kant), le XIXème (avec Hegel et Darwin).
- (2) ensuite, prendre conscience de la rupture que constitue le souci environnemental par rapport à la vision moderne de la nature ; prendre conscience de la nécessité où nous sommes de rompre avec des aspects importants de ce qu'on appelle la modernité.

L'histoire des philosophies de la nature permet de mesurer l'importance de la rupture demandée et d'apprécier toute la difficulté que représente pour nous la mise en pratique de ces nouvelles éthiques. Celles-ci vont à l'encontre de l'idée moderne de nature par nombre de leurs aspects.

N.B. Quand j'utilise les termes « moderne », « modernité », c'est au sens technique des historiens et des philosophes. cf. le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'André Lalande, qui distingue un sens B du mot, celui du cours. Je cite :

MODERNE. (...)

B. Au sens technique, opposé à *médiéval* (et quelques fois, en sens inverse, à contemporain) : l'« histoire moderne » est l'histoire des faits postérieurs à la prise de Constantinople, en 1453 ; la « philosophie moderne » est celle du XVIème siècle et des siècles suivants, jusqu'à nos jours. (...)

Donc « moderne » ne désigne pas seulement le monde contemporain, mais l'ensemble historique qui va de la Renaissance (XVIème), à l'Âge classique (XVIIème) et aux Lumières (XVIIIème siècle), jusqu'à nos jours. Il s'oppose au médiéval, mais également à ce qui relève de l'Antiquité. Au XVIIème siècle par exemple, on opposait « les Anciens et les Modernes », les « Anciens » désignant les auteurs de l'Antiquité grecque et latine. Dans la suite du cours, je souligne les différences entre les manières antiques et modernes de penser le couple de concepts « nature / culture ».

1. LE PARTAGE MODERNE ENTRE NATURE ET CULTURE

Les éthiques de la nature (ou « éthiques environnementales ») se retrouvent dans le rejet de ce qu'on appelle le partage *moderne* entre nature et culture.

Selon ce partage moderne, l'« homme » s'opposerait à quelque chose qui en serait radicalement différent : la nature. Le propre de l'homme, selon ce partage, résiderait dans sa capacité à s'extraire de la nature par ce qu'on appelle parfois en philosophie l'« artifice » de la culture¹.

La culture se distinguerait de la nature par deux dimensions :

- (1) son caractère historique ; alors que la nature serait, par contre, le règne de la répétition (le règne du même, pour le dire autrement) ;
- (2) et, corrélé au premier, son caractère « artificiel² », ou encore « construit » ; la culture est vue alors comme le produit de l'inventivité et du travail humains. Cette inventivité et ce travail s'expriment dans l'ensemble des activités humaines, des plus pratiques (outils) aux plus intellectuelles (logique, science). Ils permettraient à l'être humain de s'extraire du simple règne naturel. La culture (l'homme) dans cette perspective « dépasserait » la nature.

L'histoire et l'artifice permettraient ainsi à l'homme de se distinguer radicalement du règne naturel.

Dans cette conception, l'homme se distingue *de* la nature, par sa capacité culturelle. Il ne se distingue pas *dans* la nature par ses différences spécifiques (typiquement, le fait qu'il soit un animal rationnel³). Quelle est la différence entre se distinguer *de* la nature et se distinguer *dans* la nature ? Dans le deuxième cas, l'homme reste dans la nature, il en fait partie. Dans le premier, il s'en extrait.

La conception selon laquelle l'homme reste *dans* la nature, tout en se différenciant des autres êtres naturels par la raison, est caractéristique de l'Antiquité grecque. La manière de voir la culture comme distinguant l'homme *de* la nature est caractéristique de la modernité⁴.

Les sciences modernes, à partir du XVII^e siècle, soutiendront en général l'idée d'une humanité qui ne ferait pas partie de la nature, mais la tiendrait en face de lui comme ce à quoi il ne peut se réduire, du fait de l'exercice de son esprit. On dit de ce

¹C'est un usage vieilli du terme d'artifice, conservé dans l'écriture philosophique. Du fait de son lien fort avec l'histoire et l'étude des textes passés, la langue philosophique contient parfois des usages vieillis, voire des archaïsmes... Ceci ne doit pas vous arrêter : toute discipline contient ses propres termes et usages techniques, que l'on intègre peu à peu au fil de la pratique et des lectures.

²Sans connotation péjorative, au contraire !

³La « différence spécifique », ou encore la différence propre à l'« espèce », est un concept construit par Aristote (philosophe grec, 4^e siècle av. J.-C.). Pour tout individu, Aristote distingue le genre (ici animal) auquel il appartient, et l'espèce (ici la rationalité) qui fait sa différence « spécifique » dans ce genre.

⁴L'idée selon laquelle l'homme est plus que naturel relève historiquement des religions monothéistes. La modernité scientifique a retenu cette idée d'un dépassement humain de la nature, que ce soit en conservant le cadre religieux monothéiste, ou bien sans référence religieuse, dans un cadre sécularisé. Nous ne discuterons pas dans ce cours des manières dont les religions répondent au problème environnemental. C'est un ensemble spécifique de questions.

type de pensée qu'elle est dualiste (par opposition aux pensées monistes). Il existe des pensées non-dualistes dans la période moderne⁵, mais elles sont minoritaires.

La modernité est dominée non seulement par une pensée dualiste, séparant l'homme de l'animal, la nature de la culture, mais encore par un mode de vie dualiste. Le dualisme se voit dans l'ensemble de notre vie, pas seulement dans le domaine des idées. Les villes « modernes » sont perçues par ses habitants comme n'appartenant pas à la « nature », qui est pensée comme commençant à l'extérieur des villes, voire, en certains lieux, comme ayant disparu : nous opposons dans notre vie ordinaire la nature à ce qui est fabriqué par l'homme. Comme si l'humain était étranger à la nature : pour un habitant de la Grèce ancienne, cette idée serait incompréhensible. Nous vivons donc le partage moderne quotidiennement : la philosophie de l'environnement se donne pour but à la fois de rendre visible l'existence de ce dualisme dans tous ses aspects ; et de montrer qu'il est contingent. Il s'agira alors de proposer d'autres modes de vie possibles (ce que nous verrons plus loin dans le cours).

Jetons maintenant un coup d'œil historique sur les réponses antiques, avant de dessiner les grandes lignes de la conception moderne de la nature – qui est encore la nôtre, et dont la crise environnementale nous fait saisir les dangereuses limites.

2. LES GRECS

Pour cette section, je vous renvoie au livre de Catherine et Raphaël Larrère, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement* – cette partie du cours suit les grandes lignes du chapitre consacré à la science grecque.

Rappelons d'abord l'importance de la science grecque, qui est à l'origine de ce qu'on appelle science aujourd'hui, à savoir, très généralement, la connaissance rationnelle des choses⁶ :

On s'accorde aujourd'hui pour placer à Milet, en Ionie, au début du VI^{ème} siècle avant J.-C., l'apparition d'un mode de pensée qui substitue les causes « rationnelles » aux causes « mythiques ». [1, p. 25–26]

Soulignons plusieurs éléments :

- (1) Ces recherches portent sur la production du monde matériel (comment le monde est-il né ?), alors que les cosmogonies mythologiques s'élaborent relativement à des divinités. La science grecque du VI^{ème} siècle avant notre ère se distingue de toutes les autres visions du monde de l'époque en ce qu'elle ne se réfère pas à des êtres personnifiant telle ou telle force, mais à des principes abstraits (air, terre, eau, l'illimité, . . .) pour expliquer les phénomènes. Ce sont les premières tentatives d'explications pleinement rationnelles du monde : elles ne contiennent aucune tendance mythologique.
- (2) Ces recherches sont dialogiques : elles se constituent dans la discussion et sont ouvertes à l'examen et à l'objection, contrairement aux récits mythologiques,

⁵Cf. la philosophie de Spinoza.

⁶L'accent est à mettre sur « rationnelle », le terme de « choses » est ici utilisé génériquement pour évoquer la vaste variété des objets des sciences.

- qui sont monologiques et ne demandent pas à être examinés, mais à être entendus comme des histoires (cela n'aurait pas de sens d'objecter à une histoire). La discussion s'est poursuivie toute l'Antiquité, et, en un sens, jusqu'à nos jours !
- (3) Cependant, il demeure des traits hérités de la manière mythologique de raconter la naissance du monde dans cette première science. En effet, avant d'être des théories des constituants du monde, les premières physiques étaient des cosmogonies, c'est-à-dire des récits de la naissance du monde. La physique a commencé par la cosmogonie. Les cosmogonies rationnelles des premiers savants grecs étaient encore marquées par l'exposé d'un ordre linéaire et nécessaire qui, « à une cosmogonie, fait succéder un récit de formation de l'humanité (anthropogonie), puis de la cité (politogonie) » [1, p. 27]. (La cité fait donc partie de la nature, qui est la seule réalité, ajoute Larrère. Dans notre conception moderne actuelle, la cité – c'est-à-dire la ville dans sa dimension politique – ne fait clairement pas partie de la nature.)

Le développement de la science grecque au V^{ème} siècle a coïncidé avec des transformations politiques : Jean-Pierre Vernant, dans *Mythe et pensée chez les Grecs*, a montré la concordance entre « la démarche d'argumentation rationnelle, de discussion critique, caractéristique de la recherche sur la nature, et le développement, dans la Grèce de ce temps, de la participation collective des citoyens au pouvoir ». [1, p. 33]

C'est dans cette première science que l'idée de nature s'est construite. Les Grecs appelaient la nature *phusis*, terme qui a été traduit en latin par *natura*, qui est l'ancêtre étymologique de notre terme.

Tout comme le terme *natura* est construit à partir du verbe latin *nascere*, qui signifie « naître », le terme *phusis* renvoie à ce qui naît et se développe ; il est lié au verbe *phuomai*, qui signifie « pousser, croître ». Chez les philosophes milésiens (Thalès, Anaximandre, Anaximène),

(...) la *phusis* désigne alors l'ensemble du processus qui, du début à la fin, explique la constitution d'une chose particulière, ou celle de la nature dans sa totalité, celle du monde. Cela comprend à la fois le principe, ou la substance primordiale, d'où toutes les choses sont issues, le processus (croissance ou différenciation) qui les fait advenir, et le résultat de ce processus, l'ensemble de ce qui est produit, et ses propriétés caractéristiques. [1, p. 27]

Les Grecs inaugurent ainsi la « philosophie naturelle » par trois questions :

- (1) De quoi le monde est-il fait ? (quelle est l'*archè*, la substance originaire du monde ? L'eau, l'air, l'illimité... ? Différents philosophes tenteront différentes réponses.)
- (2) Les choses changent-elles et selon quel ordre ?
- (3) Quelles sont les principales forces à l'œuvre ?

La principale opposition qui a structuré alors la physique grecque est entre finalité et nécessité :

La question de la finalité surgit quand il s'agit de caractériser ce principe. On se rend compte alors que la physique ne peut être séparée de l'éthique (...) [1, p. 32]

Larrère parle d'un « naturalisme » grec, qui ne sépare pas *phusis* et *nomos*. Les Grecs n'ont cessé de s'interroger sur les implications éthiques de leur physique. Pour les penseurs de la Grèce antique, éthique et physique ne sont pas indépendantes : elles font système. Tout au contraire, dans la conception moderne de la physique et de la nature, éthique et physique sont indépendantes ; et, pareillement, éthique et nature sont indépendantes. On peut dire aussi que, dans la conception des physiciens modernes, la nature est indifférente à nos problèmes moraux : elle est en deçà du bien et du mal. Les valeurs morales se situent au-delà des faits : il n'y a rien dans les faits étudiés par le physicien moderne qui comporte une quelconque valeur morale. La nature est neutre d'un point de vue axiologique (c'est-à-dire du point de vue de la valeur), axiologiquement neutre.

3. LES MODERNES

La modernité est une rupture radicale par rapport à cette conception antique de la nature. Le moment cartésien en est emblématique.

La philosophie de Descartes est dualiste : elle distingue de manière absolue deux grandes substances, la substance spirituelle et la substance matérielle (la nature).

Dans le *Discours de la méthode*, Descartes appelle de ses vœux un développement technique qui s'appuierait sur les nouvelles sciences, apparues au XVII^e siècle, pour faire de l'homme comme le « maître et possesseur de la nature ». On peut lire ce texte comme l'annonce du projet moderne où la nature est pliée par la technique à la volonté humaine, de telle sorte que ses besoins premiers y sont satisfaits (nourriture, santé, bien-être). Par la connaissance, on maîtrise les effets de l'action technique, la connaissance nous permet de faire comme si nous étions maîtres des phénomènes naturels.

La technique est bien entendu aussi ancienne que l'humanité, et n'a pas attendu le XVII^e siècle pour son développement. Il faut bien distinguer ce qu'il y a de neuf dans le moment cartésien : l'annonce d'un projet technique de maîtrise où il s'agit d'inverser la position de l'être humain vulnérable par rapport à la nature, pour faire de la nature un vaste instrument au service de nos besoins. La modernité se caractérise alors par une philosophie de la technique où la nature entière devient instrument au service des désirs humains, plutôt que d'être le milieu qui le contient et dont il dépend pour son développement harmonieux. Les éthiques environnementales, par-delà leur diversité, sont opposées à cette vision réductrice de la nature comme un vaste instrument.

Penser la nature comme instrument, c'est ne pas la penser comme incluant l'homme lui-même, qui est ainsi comme extérieur, en un sens, au règne naturel.

RÉFÉRENCES

- [1] CATHERINE LARRÈRE & RAPHAËL LARRÈRE, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, Aubier, 1997.